



Gérard Cartier

## Miracle ordinaire

*L'Aubépine* de Francis Combes  
(*Le préau des collines*, 2011)

Qu'une secte furieuse et pudibonde – il en existe – s'avise de brûler tous les poèmes d'amour, nos bibliothèques seraient bientôt aux trois-quarts vides. Rien qui ait autant inspiré le stylet, la plume, le clavier. On a célébré l'amour dans tous ses états, de *l'amour de loin* des troubadours jusqu'aux voluptés puissantes des libertins ; on l'a mêlé à tout, aux rêveries scientifiques (Vénus présidait aux leçons de Lucrèce) comme aux plaintes patriotiques. Difficile, en la matière, de faire entendre une voix neuve. C'est la réussite de cette *Aubépine*. Si le beau titre évoque les troubadours, dont on a dit qu'ils étaient, dans notre littérature, les inventeurs de l'amour, si dès les premières pages sont rappelées la longue succession des « *aubes, pastourelles, rondeaux, sonnets d'amour* » écrits depuis l'enfance des âges, et l'éternité du sentiment amoureux – l'auteur raillant au passage ceux pour qui, aujourd'hui, « *chanter l'amour à la fin c'est assez* » – le recueil s'inscrit clairement dans notre époque.

« *Cent un sonnets pour un amour frondeur* » dit le sous-titre. Du sonnet, qui fut la forme par excellence de la poésie européenne, et qui semblait avoir disparu avec les rimes au tournant du dernier siècle, qui pourtant inspire toujours les poètes (récemment encore le *Vrouz* de Valérie Rouzeau), ces poèmes reprennent le nombre de vers, ici disposés en distiques, et une certaine régularité dans le compte des syllabes, y compris par le recours à l'alexandrin – où Francis Combes fait habituellement taire le terrible *e muet*, cette arthrose de notre langue, qui fait trébucher les mots et qui a si longtemps désespéré les poètes. Sonnets donc, à peu près.

Quant à la fronde, c'est celle qui anime depuis toujours l'auteur de *Cause Commune* (*Le Temps des Cerises*, 2003). On retrouve ici, glissées comme en passant, au détour d'un vers, et souvent entre parenthèses, les petites leçons morales qui émaillaient ses précédents recueils, et qui sont un peu l'estampille de l'auteur : car « *nous ne sommes pas seuls à la table du monde* ». Frondeuse, la femme aimée l'est aussi, elle aime mais elle lutte, elle est « *active, combative, et partielle parfois* ». Le recueil témoigne à sa façon, obliquement, du long mouvement d'émancipation qui conduit peu à peu les femmes à s'imposer dans notre société à l'égal de leurs compagnons.

On disait autrefois des femmes qu'elles avaient  
Des liens privilégiés avec les forces obscures

On les disait sorcières, magiciennes ou fées  
Elles savent les secrets plutôt de la clarté.

Elles ont depuis longtemps l'usage de ce monde

La femme célébrée n'est donc pas, pas seulement, celle qu'ont inventée des siècles d'écriture, variée à l'infini dans ses manières, timide ou audacieuse, salvatrice, funeste,

sublime, mais toujours indissociable du désir de l'homme : une chimère glorieuse. (Je repense tout à coup à la scène où l'on voit Aragon écrire à la longue table de Saint-Arnould et, à Elsa qui s'approche, dire malicieusement : *Ne me dérange pas : j'écris un poème à Elsa...*). Francis Combes sait multiplier les approches, « *user de mots nouveaux pour dire l'ancienne chose* », et s'il semble prendre plaisir à le désacraliser (« *Tu es une châtaigne, bogue hirsute* ») c'est pour restituer à l'amour une vérité intime : non la passion qui enchaîne et aveugle, mais un *miracle ordinaire* qui met à l'unisson deux êtres libres.

Francis Combes parcourt avec une allégresse manifeste, et souvent avec ironie, les cent figures de l'amour (« *L'alphabet de nos gestes est à peu près le même / Mais sont presque infinies les phrases qu'ils composent* »), sans reculer devant l'allusion leste ou la crudité du langage. Au-delà du thème central, le recueil donne à lire un large spectre de sentiments, du bonheur simple de la nature – insectes, fleurs, herbes et jardins donnant eux aussi figure à l'amour – jusqu'à une discrète mélancolie qui, rappelant que *toute gloire est éphémère*, rejoint le versant élégiaque de notre poésie :

Quand nous ne serons plus que des ombres sur Terre  
Après nous, que lèguerons-nous ? Quelques cailloux

que nous aurons semés, des enfants et des mots  
amoureux qui pourront peut-être encore servir.